

SAETTA COTTONE, Rossella. Entretien avec Massimo Stella sur Diego Lanza. *Lo Stolto. Di Socrate, Eulenspiegel, Pinocchio e altri trasgressori del senso comune*. Petite Plaisance, Milan, 2020 (Einaudi, Turin, 1997¹). *Anais de Filosofia Clássica* 28, 2020. p. 280-287

ANAIS DE FILOSOFIA CLÁSSICA

Entretien avec Massimo Stella sur Diego Lanza.

*Lo Stolto. Di Socrate, Eulenspiegel,
Pinocchio e altri trasgressori del senso
comune, Milano: Petite Plaisance, 2020
(Einaudi, Turin, 1997¹)*

Rossella Saetta Cottone

CNRS, Centre Léon Robin

<http://orcid.org/0000-0002-4470-5710>

rossella.sc@free.fr

DOI: 10.47661/afcl.v14i28.40361



Diego Lanza, Lo Stolto. Di Socrate, Eulenspiegel, Pinocchio e altri trasgressori del senso comune, Milano: Petite Plaisance, 2020 (Einaudi, Turin, 1997¹)

Trois ans après la disparition de l'éminent helléniste italien, l'éditeur milanais Petite Plaisance réédite l'un de ses plus beaux livres. Massimo Stella, auteur de la préface, a accepté de répondre à nos questions.

RSC : De Socrate à Pinocchio, en passant par une longue galerie de bouffons, idiots, dérangés, le livre de Diego Lanza nous entraîne dans l'exploration inédite d'une figure culturelle peu connue, malgré la place centrale qu'elle occupe dans les littératures et dans les arts de nos sociétés. Qui est donc le *stolto* (« sot » en français) ?

MS : Je réponds à partir d'une observation de Walter Benjamin à propos de la distinction entre narrateur et romancier : le narrateur – disait Benjamin – s'oppose au romancier dans la mesure où l'oralité s'oppose à l'écriture, la mémoire millénaire à l'éphémère du quotidien, la familiarité avec la mort et les morts dans les sociétés traditionnelles au refoulement de la mort dans la société bourgeoise et capitaliste... et finalement dans la mesure où la sagesse s'oppose à l'intellectualité. Le *stolto*, le sot, le fool, est une figure de la sagesse. Cela pourrait sembler paradoxal : « la sagesse du sot » ? Mais, si c'est le cas, c'est parce que l'homme de la modernité récente ne reconnaît plus ses ancêtres, ou plutôt il les aperçoit comme quelque chose d'unheimlich, d'éloigné, d'étrange, d'inquiétant —voire, ce qui est pire, de « dépassé » comme les fables. Eh bien, la patrie du sot est le règne des fables...

RSC : Et justement, il arrive que la revue *Anais de Filosofia Clássica*, où paraît notre entretien, publie des fables¹ ... Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas. Si la fable est le règne du sot, comment se fait-il, alors, que le sot soit présent dans des genres littéraires aussi divers que variés et dans les arts —arts figuratifs, cinéma— depuis l'Antiquité jusqu'en des temps très récents ?

MS : *Cela s'explique à mon avis par le fait que les phénomènes anthropologiques les plus significatifs se révèlent dans la longue durée. Et justement, le parcours du sot est une traversée de l'histoire de la culture européenne, du monde de la Méditerranée.*

RSC : Pourquoi avoir choisi de s'intéresser à cette figure culturelle ? Est-elle la révélatrice d'une vérité dont elle serait l'unique dépositaire ?

MS : *Le monde enchanté des fables est un trésor d'expérience et de connaissance thésaurisées au long des millénaires depuis la préhistoire... je veux dire que le monde des fables est aussi ancien que notre inconscient, puisque ce dernier s'est formé et a évolué parallèlement à la formation et à l'évolution de la culture. Bien évidemment, quand je parle de fables, je parle aussi des mythes : mythes et fables sont tout à fait contigus sauf pour la réception et la mise en forme... mais cela n'arrive que très récemment par rapport à un temps qui remonte à l'âge paléolithique. Le monde des fables est celui des mythes, des cultes, des croyances collectives qui concernent la nature, le rapport homme-nature, les rapports entre hommes et femmes, le travail, la division sociale, etc. La sagesse du sot est donc le miroir d'une sagesse collective que nous pourrions à juste titre définir comme vérité. Mais, je le souligne, il ne s'agit pas d'une vérité véhiculée par le langage de l'épistémè : c'est plutôt une vérité anthropologique et, donc, structurellement questionnable. De fait, le sot est la figure du questionnement de la « vérité » de tout un savoir et de toute une collectivité.*

¹ Voir notamment le numéro d'AFC consacré aux sagesse orphico-dionysiaques (Vol. 13, N. 26).

RSC : Le « sens commun » mentionné dans le titre du livre a-t-il quelque chose à voir avec la définition de cette notion par Antonio Gramsci ?

MS : *Pour Gramsci, le sens commun est le « savoir sans critique ». Le sot est justement une figure, sinon la figure de la critique, au sens où il prouve l'inverse du sens commun, il représente une alternative au sens commun. Cependant, c'est un jeu qui se déroule à l'intérieur d'un savoir partagé. Sans partage, pas de critique. Je veux dire que la « fonction sot » est incluse dans le champ du sens commun, mais ne lui est pas assimilée : voilà le point important. Elle y agit comme une véritable différence. Dernier mot : ce n'est pas un hasard si Lanza avance une suggestion fondamentale en suggérant que la figure anthropologique du sot fait partie de la généalogie de l'artiste moderne depuis Nietzsche. Starobinski le disait déjà, mais en analysant un contexte culturel tout à fait différent et peut-être d'une manière plus superficielle, plus « littéraire » .*

RSC : On peut dire alors que dans une communauté qui partage un « savoir sans critique », la critique est obligée de prendre le déguisement du sot pour pouvoir s'exprimer... À ce propos, on pourrait se poser une autre question. Plusieurs personnages étudiés dans *Lo Stolto* ont partie liée avec la bouffonnerie et le comique. Y a-t-il un lien particulier entre la *stultitia* et le rire ?

MS : *Tout à fait ! C'est un point fondamental. Dans la mesure où le comique est lié à la « mémoire profonde » de l'humanité : la mort, les morts (les âmes des morts, à savoir les démons), les rites de fécondité et le rire collectif sont étroitement liés. Quand le théâtre comique fait son apparition comme institution incontournable de la cité classique, son bouffon porte les traces de cette origine rituelle. À l'âge historique de la cité classique — je me réfère en particulier à Aristophane —, le bouffon est une figure de l'opposition : opposition au sens commun de la collectivité, fouetteur inquiétant des pratiques partagées, miroir déformant et renversant, utopiste fou, démonique magnétiseur du désir... autant de traits typiques du sot.*

RSC : Que nous dit-il sur la philosophie ?

MS : *À ce sujet, le livre de Lanza contient une provocation aussi poussée que bien ancrée dans la lecture de Platon et d'Aristophane, mis en parallèle. Le personnage central autour duquel tourne toute la question est celui de Socrate. Lanza nous conduit à la découverte d'un Socrate tout à fait différent de celui que nous a transmis la tradition savante. Il s'agit d'une découverte fascinante : en déployant une lecture philologiquement attentive et subtilement articulée sur le plan argumentatif, il nous montre la parenté entre le bouffon aristophanien et le Socrate platonicien ; il reconstruit trait par trait un portrait anthropologique du philo-sophos qui nous renvoie une image assez inquiétante de celui que nous appelons communément « philosophe ». Mais j'en ai déjà trop dit ; je laisse au lecteur le plaisir de la découverte.*

RSC : Quels sont les outils disciplinaires mobilisés par Diego Lanza dans son étude ? Ce livre relève-t-il de la recherche anthropologique ?

MS : *Diego Lanza est un philologue classique de la plus haute école : celle de la philologie classique comparative, anthropologique à sa racine. De plus, c'est un excellent archéologue (au sens foucauldien du terme) du savoir philologique moderne.*

RSC : Le sot est-il nécessaire à la culture ? Autrement dit, que serait une société sans sots ?

MS : *Une société idiote ! La nôtre ?*

RSC : Comment ce livre s'inscrit-il dans le parcours intellectuel de son auteur ?

MS : *Lo Stolto est le livre d'une vie. Et là, je voudrais revenir à la question que tu m'as posée il y a un instant. Si Diego Lanza était le philologue classique qu'il a été, c'est qu'il était en même temps un intellectuel marxiste profondément lié à la culture franco-allemande qui se développe*

entre la Révolution française et le second après-guerre. On peut distinctement entendre, en particulier, dans Lo Stolto l'écho de la culture littéraire et philosophique allemande et germanophone, de Goethe à Thomas Mann, en passant par Hegel, Schelling, Nietzsche (fondamental), Kafka...

RSC : Avec Mario Vegetti, Diego Lanza a été l'éditeur des œuvres biologiques d'Aristote (UTET, Turin, 1971). On lui doit également une traduction commentée de la *Poétique*, qui a fait date. Comment peut-on concilier *Lo Stolto* avec les études aristotéliennes de son auteur ?

MS : *Par différence. Je veux dire que cela est parfaitement compréhensible si l'on considère qu'Aristote représentait, pour Lanza, le codificateur du savoir (et du sens) commun, qu'il aurait transposé, d'un côté, dans le savoir scientifique, et de l'autre, dans la pratique savante de la rhétorique. Il faut connaître l'ennemi...*

RSC : Est-ce que le travail de Diego Lanza représente un *unicum* dans le panorama des études philologiques italiennes de l'après-guerre ?

MS : *Je dirais que oui ; du moins, si nous nous en tenons aux études philologiques. En élargissant l'horizon aux études d'histoire de la culture, le seul cas parallèle qui d'après moi pourrait rivaliser avec Lo Stolto est le livre de Carlo Ginzburg *Storia notturna. Una decifrazione del sabba* (Einaudi, Turin, 1989, traduction française : *Le Sabbat des sorcières*, Gallimard, Paris, 1992), un livre très critiqué par l'académie ou bien ignoré par elle. Ces deux essais, bien que différemment, prennent comme thème la question de l'altérité de certaines figures de notre mémoire anthropologique : la sorcière (les sorciers), chez Ginzburg, le sot chez Lanza. Impossible de ne pas noter que la sorcière, elle aussi, est un personnage de la fable — et du mythe.*

RSC : Quel a été l'accueil de *Lo Stolto* à sa première parution, à la fin des années quatre-vingt-dix ?

MS : *Très hostile.*

RSC : Comment peut-on l'expliquer ?

MS : *Parce que, comme je l'ai déjà dit, Lanza, avec ce livre, a lancé plus d'une provocation. Au-delà du « cas Socrate », le fait qu'un philologue classique s'occupe de fables paraissait, et paraît encore aujourd'hui, étrange, bizarre, extravagant, voire inutile... on oublie, par exemple, que des linguistes-philologues d'exception comme les frères Grimm, en recueillant les fables de la tradition orale allemande —œuvre qui a largement nourri l'autre entreprise des Grimm, le Vocabulaire de la langue allemande— ont contribué de manière fondamentale non seulement à la fondation du folklore moderne... mais aussi à la science de la culture que nous appelons « anthropologie ». L'autre provocation, c'est la critique de la diffusion postmoderne du savoir (la médiatisation) : je rappelle qu'un journaliste très connu en Italie (Stefano Bartezzaghi), mais pas forcément très sérieux, écrivait à l'époque : « la folie de Lanza bat des ailes et cancanne dans un grincement de plumes. » (La follia di Lanza svolazza e strarnazza in uno stridio di piume, La Stampa 27 mars 1997). Quand j'ai lu cela, je me suis dit : eh bien, ce livre a touché sa cible ! Et la cible a réagi comme elle se devait : de manière idiote.*

RSC : Drôle d'anecdote ! Ici je voudrais ajouter que tes remarques sur le rapport entre les fables et la culture peuvent aussi s'appliquer à des thèmes majeurs de la réflexion sur l'Antiquité, comme celui de la supposée 'naissance' de la pensée rationnelle. Pour ne citer qu'elle, Clémence Ramnoux a bien montré que les mythes des anciens théologiens ont été le creuset des premières cosmologies. Je voudrais pour finir revenir à la réflexion de Lanza sur l'histoire de la science. Dans un essai paru en 2001, il invitait ses lecteurs à « oublier les Grecs » (*Dimenticare i Greci*, dans S. Settis (éd.), *I Greci*, vol. 3, Einaudi, Turin, p. 1443-64). Comment faut-il entendre cette invitation ?

MS : *Lanza écrivait cet essai pendant un long séjour à la Fondation Getty, en Californie. Ce fut une expérience fondamentale pour lui, qui*

descendait d'une mère juive russe et gardait des liens d'affection avec un oncle maternel vivant à Boston. Si pour la majorité des intellectuels juifs, l'Amérique a été le pays de la liberté, pour Lanza c'était celui d'une propaganda dont il valait mieux se méfier. Ce n'était nullement le pays de la mémoire, le pays où récupérer une mémoire profonde qui fût autre chose qu'une pure construction idéologique. Or la mémoire a été un des objets majeurs de la réflexion de Lanza en tant que philologue et mythologue. Certes, ses intérêts scientifiques étaient liés – silencieusement – à son expérience familiale. Mais je crois qu'en Amérique, au milieu d'une communauté scientifique globalisée, il a pu constater que l'étude de la philologie et de la tradition classiques était en train de se transformer en une pure actualisation, une identification stupide avec son objet (la totémisation de l'Altertumswissenschaft à la Wilamowitz était déjà une manière violente d'actualiser les Grecs, mais quand même beaucoup plus cultivée). Voilà pourquoi Lanza a écrit cet essai : que l'étude des Grecs se réduise, dans la meilleure des hypothèses, à refléter les jugements de l'Académie, ou bien qu'elle se contente de fournir un objet de supermarché culturel —eh bien, des Grecs comme cela, mieux vaut les oublier ou ne les avoir jamais rencontrés.